



Frère Charles, 30 ans, dont sept années passées dans les ordres, ici à Avignon, mercredi.

Frères Charles et Thierry, apôtres de la scène

Rencontre avec deux dominicains, critiques dramatiques à Avignon, qui sont aujourd'hui des figures tutélaires du Festival.

C'est sans doute le seul endroit de France où il peut déambuler en robe incognito. Considérant la concentration au mètre carré d'intermittents surgissant des ruelles avignonnaises déguisés en farfadet paraplégique, en dieu grec ou en tranche de maroilles, Frère Charles passe ici pour un très lambda comédien du off. Ça l'amuse pas mal et ça n'a pas coupé, une fois encore, lorsqu'il est venu saluer, après leur spectacle, les transsexuels barcelonais castés dans le docu-théâtre *Trans (més enllà)*. Dans les coulisses, il y a eu quelques secondes d'hébétude et deux-trois échanges de regards avant de réaliser que, oui, c'étaient bien deux frères dominicains, des vrais. Frère Charles et Frère Thierry donc, qui lançaient cette discussion autour de la question des normes et de l'altérité. «Une

rencontre merveilleuse», résume au téléphone le metteur en scène Didier Ruiz. Frère Charles approuve, attablé face à nous, ce soir, en trinquant au chardonnay: «Certaines de leurs questions sont similaires aux nôtres, nous qui, en tant que religieux, défions aussi la norme dans la rue. On nous observe en pensant: "C'est quoi, ça? C'est des intégristes? Pourquoi est-il habillé en costume du Moyen Âge?" En outre, leurs témoignages nous interpellent puisque nous sommes confrontés nous-mêmes à la façon d'annoncer à des proches un changement radical de vie: choisir de partager tous ses biens, de ne pas se marier ni d'avoir d'enfant, etc.»

Liturgie. C'est Didier Ruiz qui a invité les frères à venir voir la pièce. Et on les croise très facilement ici, carnet de notes à la main et totebag #Avignon18 à l'épaule, dans les salles mais aussi quasi tous les soirs au Bar du in, espace des mondanités nocturnes dans lequel ils s'enthousiasment de pouvoir partager leur amour du théâtre, ce lieu si étroitement lié à la liturgie et au spirituel, qui persiste depuis des siècles et des siècles. En tant que dominicains de l'or-

dre des prêcheurs tenus par une mission de prédication, ils sont liés à cet art «par la question de l'incarnation de la parole. Prêcher, c'est dire la parole d'un autre. Un bon acteur est celui qui se laisse traverser, convertir, par la parole d'un autre», explique Charles, 30 ans, dont sept passés dans les ordres et quatre impliqués dans le Festival. Un événement qu'il aime pour sa façon de «zoomer, avec quinze ans d'avance, sur des questionnements sociétaux». Epaulé par trois autres frères venus de différents couvents de France, il produit quotidiennement des critiques de spectacles dans le blog «la Vie» et anime les rencontres «Foi et culture». Celle de mardi matin, avec Ali Chahrouh, chorégraphe libanais de 28 ans qui travaille sur les rituels de deuil chiites, l'a enchantée, lui qui a étudié les religions du Proche et Moyen-Orient et repense avec intensité à cette figure de déesse mésopotamienne incarnée par l'actrice Hala Omran dans la pièce: «On ne sait si elle est une figure de fécondité ou de mort, si elle tue ou ressuscite.» Frère Charles a été ordonné prêtre il y a quinze jours, à son retour de Centrafrique où

il a passé un an, «à Bangui, là où plusieurs prêtres et fidèles ont été tués par les rebelles depuis le début d'année». En tant qu'architecte, il s'est occupé de la construction d'un couvent. «Bâtir, faire pousser, quand on détruit partout autour.» Il y a aussi enseigné le catéchisme et l'art sacré, s'est posé chaque jour la question du martyre «dont on pensait qu'elle ne nous concernait plus aujourd'hui». La vie, cependant, éclate partout à Bangui. C'est là-bas qu'il est devenu fan de foot. Mais dimanche soir, pendant la finale du Mondial, il célébrait la messe. Le silence à l'intérieur et l'agitation du dehors. Le contraste lui plaît.

On se rappelle avec lui que l'histoire de ce lien entre le Festival d'Avignon et les religieux remonte à la naissance de la manifestation elle-même. On le doit à la relation qu'entretenaient Père Chave, aujourd'hui 98 ans, et Jean Vilar. Le premier incita le second à investir l'ensemble de la ville, en particulier les nombreux couvents. Et l'encouragea à dégager au cœur du Festival un espace pour questionner la spiritualité, «sans doute au vu des textes dramatiques anciens, travaillés par l'histoire biblique, et aussi parce que les arts contemporains posent sans cesse la question du tabou religieux». Les rencontres «Foi et culture» naissent ainsi en 1961. Elles n'ont aucun mal à être alimentées aujourd'hui, si l'on considère que les créations actuelles «répondent à la montée en puissance de la question spirituelle depuis quinze ans, après une période d'évacuation. On a cru qu'on pouvait maîtriser cette question sans la connaître. Or on voit bien aujourd'hui à quel point il faut y faire face».

Gardiens. Aujourd'hui, les frères-critiques dramatiques sont devenus des personnages à part entière du Festival. Parfois ses gardiens. En 2011, lorsque le mouvement catholique intégriste Civitas demandait l'annulation de *Sur le concept du visage du fils du Dieu de Romeo Castellucci*, une pièce jugée «blasphématoire» présentée au Festival, les directeurs d'alors, Vincent Baudriller et Hortense Archambault, n'avaient pas appelé la préfecture mais les dominicains, en défense. «À l'issue d'une discussion très tendue dans le hall, ils étaient parvenus à faire sortir Civitas», se souvient Vincent Baudriller qui loue, en tant qu'athée, «l'ouverture d'esprit assez extraordinaire des frères». Frère Charles: «Je n'y étais pas mais les autres avaient tenté de convaincre d'une part qu'on n'interdit pas une création, de l'autre que celle-ci en particulier interroge justement la foi de manière féconde. Mais de toute façon, on s'adresse à des gens qui ne connaissent rien à l'art contemporain.» Pas étonnant, explique-t-il, vu le divorce progressif, depuis le XIX^e siècle, entre l'art et l'Eglise. «Elle est passée à côté de Gauguin, de Manet, qui ne se sont jamais vus commander un retable. Et on a eu du théâtre d'église qui ressemblait à du patronage.» Heureusement que le père Courturier, qui passera commande à Le Corbusier dans les années 50, sera là pour déclarer cette phrase que le jeune frère fait sien: «Il est plus sûr de s'adresser à des génies sans la foi qu'à des croyants sans talent.»

ÈVE BEAUVALLET (à Avignon)
Photo **ARNOLD JEROCKI**

